

TROISIÈME JOUR D'ÉCRITURE

Nicolas Erranté, du journal Syndicats, nous fait l'honneur de sa visite. Les écrivains qui étaient en difficulté les deux premiers jours surmontent leurs blocages. Tout le groupe écrit, dans une grande exigence. La fatigue commence à se faire sentir.



Consignes du septième exercice : *chacun reçoit un incipit différent, plus ou moins long (en italique au début de chaque texte).*

Temps imparti : 30 minutes



J'ai trouvé du travail, un travail pénible mais mieux payé que l'allocation de chômage...

Ce jour-là de l'histoire de la cité et de mon histoire, je lavais les vitres. Je me souviendrai de ce jour-là où je lavais mes vitres avec le même mélange : eau citronnée, vinaigre balsamique, purin de prêle. La femme qui passait là a du y voir clair ; le lendemain j'étais attendu pour rejoindre l'équipe de laveurs de vitres de la société de logement sociaux de la cité.

Le travail ? D'abord descendre. Le tronc encordé, se laisser descendre le long des vingt-quatre étages du HLM. Ensuite, voir clair. Y voir clair à travers les vitres des vingt-quatre cuisines empilées du haut en bas de l'immeuble. Y voir clair quoique l'on vit, me soulignait-on. On me remet l'équipement : des chaussons d'aérobic pour rebondir sur la façade. Qu'ai-je vu en y voyant clair ? Des yeux rouges, un soufflé de girolles occupé à monter, peut-être, des bigoudis sur un visage nouveau, un signet à la première page de l'Homme révolté, un homme sur un tapis de prière le corps tourné vers la Mecque et moi, la réunion du syndic de l'immeuble, un accouchement de chatons, des pleurs ici et là, que de fatigues, mon reflet, des robots ménagers en action, des poubelles débordantes, des devoirs qui s'écrivent, une

recherche d'emploi dans un journal, des visages qui se fardent, mon visage, le brouillon d'un faire part de décès, une confiture rose qui bouillonne et mon reflet, encore.
Le lendemain, je quittais mon emploi de laveur de vitres pour me faire écrivain de ce que l'on voit quand on y voit clair, quoique l'on vit. Un travail pénible, très pénible. Un travail mieux payé que l'allocation de chômage.



J'ai trouvé du travail, un travail pénible mais mieux payé que l'allocation de chômage. Cela a duré deux mois puis j'ai été virée. J'avais le choix : retourner vivre chez mes parents, me syndiquer ...

Retourner chez mes parents, ce n'est pas très folichon. Je n'ai pas du tout envie de perdre mon indépendance, de me plier à des horaires qui ne me conviennent pas, de justifier toutes mes allées et venues. Dès demain matin, je vais à l'ALE (Agence locale pour l'emploi) pour quelques heures de travail dans les écoles. Ils manquent toujours de volontaires pour ces horaires décalés à 4,10€ de l'heure. Ca me fera bien mon argent de poche en attendant de trouver mieux.

J'en profite pour passer à « Forem formation » pour consulter l'agenda.

« Formation de guide touristique du 1^{er} septembre au 30 juin »

Ca fait longtemps que je cherche une formation dans le tourisme. Je m'y inscris illico. Quelle chance, il ne reste qu'une place. Six mois de formation, 1€ de l'heure, ça fera l'appoint ;

Syndiquée, je le suis depuis longtemps, je fais même partie de la commission régionale des travailleurs sans emploi (TSE pour les initiés). C'est bon pour le moral, on se sent moins seul.

Septembre, enfin. Je commence la formation, pleine d'enthousiasme : histoire, géographie, connaissance du milieu, visites de sites, contes et légendes de la région pour agréablement les circuits. C'est intéressant et amusant.

Décembre, bientôt les fêtes, je fais les boutiques et je m'octroie le droit de prendre un vin chaud, avec beaucoup de cannelle, c'est meilleur. Tout à coup, un sympathique monsieur m'adresse la parole et me propose de boire mon verre en sa compagnie. On discute de choses et d'autres et, comme souvent dans ces cas là, on parle de soi. C'est plus facile avec des étrangers.

Février. J'ai retrouvé du travail. Secrétaire dans une agence qui organise des voyages et des excursions pour touristes étrangers. J'assure l'accueil des clients, m'assure de leur bien-être, les accompagne dans leurs périples ou bien je m'occupe du suivi administratif des dossiers. Le brave monsieur qui m'avait invitée en décembre était en fait directeur d'une agence et recherchait depuis longtemps une secrétaire polyvalente. Comme quoi, tout arrive à qui sait attendre.

C'est là que je me suis réveillée.



J'ai trouvé du travail...

Après toutes ces années de galère, je vais enfin pouvoir écrire autre chose que « sans emploi » dans la petite case « profession » des papiers d'inscription à l'école de mes enfants. Mon petit garçon sera fier de moi. Dans quelques minutes, j'aurai signé le contrat. Quelle joie j'ai ressentie quand j'ai lu : « Félicitations, nous avons retenu votre candidature pour le poste vacant. Veuillez vous présenter dès que possible à l'usine pour signer votre

contrat ». Alors je suis venu tout de suite. Faut dire que ça faisait plusieurs mois que personne ne répondait à mes lettres de motivation. Aucune demande d'entretien. Personne ne voulait me rencontrer. Mais là, ça y est, j'ai trouvé du travail. Je vais pouvoir ressortir le beau costume bleu que je mettais quand j'étais employé chez Ford. De l'expérience, c'est sûr, j'en ai beaucoup. A 18 ans, j'étais déjà un des meilleurs ouvriers de l'usine. Puis je suis monté en grade, échelon par échelon, jusqu'à devenir directeur de la production. On avait une belle maison à cette époque-là, ça oui. Et une voiture Ford. Puis l'usine a fermé. Et ça a été la galère... Enfin bon, c'est fini, j'ai trouvé du travail. Et dans une fabrique de voitures en plus. Ils ont dû être impressionnés par mon CV. C'est vrai que de l'expérience dans le domaine, j'en ai beaucoup.

Au début, on devra encore un peu se serrer la ceinture, jusqu'à mon premier salaire. Les trajets jusqu'à l'usine, ça va faire augmenter nos coûts. Mais après... on pourra peut-être penser à déménager. C'est ma femme qui va être contente. Je pense qu'elle n'y croyait plus. Je lui disais qu'avec mon parcours, quelqu'un finirait tout de même bien par m'engager, mais en réalité je n'y croyais plus vraiment non plus. Je me demande à quel poste je vais travailler. Je suis encore vigoureux, peut-être à la production. J'espère que j'aurai des chances de faire carrière ici. Quoique l'endroit n'es pas très accueillant, il faut l'avouer. Ah, on vient me chercher. Voici enfin le contrat. Je n'arrive pas à le croire : j'ai trouvé du travail. Ne pas s'emballer, il s'agit de bien en lire tous les termes. 10 euros de l'heure. Ça va. J'ai déjà touché moins. Ce sera toujours mieux que rien. 12 heures de travail. Je pensais que le maximum légal c'était 11h. Enfin, un gros horaire, c'est très bien, ça fera rentrer les sous...

« Monsieur, je pense que vous avez mal lu, il s'agit d'un contrat de 12h par mois ».



J'ai trouvé du travail ...

On ne peut pas dire que ça me réjouisse mais bon, je l'ai bien cherché.

Au début je voulais juste un moyen d'existence, la possibilité de vivre décemment, et pour ça, j'aurais accepté n'importe quel emploi pourvu qu'il soit correct, en accord avec mes principes, mes convictions et qu'il me rapporte de quoi assurer mes besoins. J'ai cherché, j'ai pas trouvé. Il aurait fallu que j'œuvre à gaspiller, à détruire avec comme seule raison à cela le devoir de consommer pour aider la croissance à être infinie dans un monde fini.

J'ai pas voulu, j'ai protesté, j'ai revendiqué, j'ai objecté en conscience, je me suis indigné...puis il sont venu me chercher.

Aujourd'hui ça y est, je sais que bientôt j'aurai perdu le gout de la liberté.

Je suis lié sur ce travail et j'attends que mon tortionnaire vienne me travailler.



J'ai trouvé du travail, un travail pénible...

Il dormait au pied d'un arbre dans la forêt profonde, le songe bruyant. Son sommeil agité soufflait par ses lèvres entrouvertes des bulles de mots grossiers qui claquaient à la gueule des biches apeurées ou allaient s'accrocher par grappes à une branche quelque temps avant de s'échapper en bandes au-delà de l'horizon terrorisant les oiseaux, tous migrateurs à ce moment de l'histoire de notre monde. Chacun de nous, homme ou bête, fuyait l'épouvantable, sans jamais trouver à se poser nulle part.

L'horizon, à cette époque de ma vie, je pouvais le toucher du bout des doigts, sans avoir trop à tendre les bras. Quant au ciel, c'est tout juste s'il n'asseyait pas son gros derrière pesant sur mes épaules, mon dos déjà lourd de ma colère, de ma tristesse.

A la vue du travail pénible, plongé dans l'inconscience, offert à moi, sans aucun témoin aux alentours, j'ai pensé : que nous soyons du bon ou du mauvais côté, le sommeil nous donne à tous l'apparence de l'innocence.

Je me suis approché sans faire craquer les feuilles sous mes semelles, je l'ai regardé une dernière fois, j'ai sorti de ma poche ce petit canif que m'avait offert mon père le jour de mes sept ans en me disant : "fais-en bon usage, mon fils".

Je l'avais trouvé, le dernier travail pénible. Je pouvais rentrer chez les miens, épouser la princesse promise, la tête du dragon encore fumante dans ma besace.



J'ai trouvé du travail, un travail pénible mais mieux payé que l'allocation de chômage. Cela a duré deux mois puis j'ai été viré...

J'avais le choix, c'est normal, on a toujours le choix. C'est ça la liberté : avoir le choix. Je m'en souviens comme si c'était hier, il y a 63 jours exactement. J'entrai dans cette pièce, sombre, sans fenêtre, où émanait une odeur de cigare Cubain importé illégalement. Le seul mouvement de l'air était celui de l'hélice sur le plafond, la même qu'on retrouvait dans les restos aux abords de la route 66 à l'époque où les Cadillac roulaient encore. Maintenant il n'y a que des ruines, même les Yankees n'y mettent plus les pieds.

- Je t'attendais Will, t'as du retard. C'est pas compliqué, la mallette est là et elle doit se trouver chez Tony dans exactement 6h. Elle est scellée donc fais pas le con. Si tu fais ça bien t'as 60 billets, t'arrives dans 6h et une minute t'en as 59, je te fais pas un dessin, pigé? Alors où tu vas maintenant?

- 60? C'est que dalle.

- Ecoute bonhomme, des comme toi il y en a des milliers dehors, je t'ai choisi parce que Jack m'a parlé de toi, c'est pas toi qui me rends service là, mais je te laisse le choix. Donc je te le redemande une dernière fois où tu vas maintenant?

- Tony.

- Je vois que tu comprends vite, je te revois demain.

6h27 plus tard, j'avais 33 billets en poche. L'enfoiré. Qu'est-ce que ça change? Je veux le voir lui, courir dans cette foule avec cette mallette en main. Et puis merde c'est toujours mieux que ce que je recevais avant.

Le lendemain ça recommençait :

- T'as 8h pour qu'elle soit chez Lee, et pas une minute de plus.

Mais comme d'habitude je recevais que la moitié. Je sais pas comment il calculait ses trajets, mais pas moyen d'arriver à l'heure. Si seulement je pouvais m'arrêter pour aller pointer comme avant, en combinant ça irait beaucoup plus vite. Et puis y a quoi là dedans? Non trop risqué.

Chaque jour la même histoire, je n'avais jamais la totalité de ce qu'il me proposait et c'est pas comme si je ne me dépêchais pas. Pas de contrat, je bouge quand je veux, mais pour retrouver la même bouffe dégueu dans le frigo? Non avec ça au moins je me paye quelque chose de décent. Mais l'argent rentre pas vite. Quelle rengaine.

Ce matin-là je le sentais mal, déjà la radio qui foirait. Comme si ça ne suffisait pas le lait avait tourné, un truc clochait quoi, c'était dans l'air. Comme d'habitude j'avais reçu l'heure de

rendez-vous la veille, 11h. J'arrive sur place et je sens une tension, comme quand un type regarde ta copine et tu le grilles. Rien ne se passe mais t'es à la limite de lui en coller une. Seulement tu ne fais rien parce qu'elle aime pas quand tu joues au coq. Les femmes qu'est-ce que ça nous rend soumis, plus que le travail mais ce serait les insulter de faire cette comparaison. Bref j'arrive, la porte est semi ouverte, un type sort, me bouscule et se barre. Jack n'avait pas l'air dans son assiette. Mais devant moi il fait toujours la grande gueule.

- Will, y a un pépin, et j'aurai plus besoin de toi. Casse-toi.

L'enfoiré, c'est ça de ne pas avoir de contrat. Mais la mallette était toujours à la même place. Je me jette dessus et je cavale comme jamais.

Quand je suis dans un endroit tranquille je l'ouvre. 10 000 billets. Quand je pense que j'aurais pu me tailler depuis le début. Mon honnêteté me payera, non elle m'a payé.

Maintenant je suis là, sur la Guzzi de mes rêves, dans deux jours j'aurai que l'océan devant moi mais j'avais pas le choix, je devais partir le plus loin possible si je ne voulais pas finir découpé dans une poubelle. Mais c'est maintenant la liberté.



J'ai trouvé du travail, un travail pénible mais mieux payé que l'allocation de chômage...

Cela a duré 5 ans, sans que cela ne me plaise, mieux payé, oui mais pas assez tout de même.

L'usine le Tricotin...

J'y tricotais des chaussettes de tous coloris, à petits pois, à grands pois, à lignes droites ou de travers, de toutes les pointures, de toute les formes, le tout avec une machine assourdissante.

Assise tout la journée entendant le Zzip et le re Zzip du chariot de tricot, entourée de collègues et pourtant muette toute la journée, ne connaissant pas ou peu de choses de toutes ces femmes qui bossaient avec moi.

Faut dire que nous aurions pu parler dans l'atelier, on aurait quand même rien entendu des paroles des unes et des autres.

Juste une sonnerie stridente qui marquait les pauses, cigarettes, biscuit, pipi, blabla...

Je me souviens du chef de rang, Monsieur Roland, un petit monsieur aux yeux rieurs cerclées de lunettes ronde, inspectant du matin au soir le format ainsi que les mailles de ces caches-pitous comme il me plaisait de les appeler et pourtant si sévère contrôleur hurleur.

Je me souviens de la pauvre Jeanine, celle qui n'arrivait pas à enfiler sa machine, n'aimant pas le tricot et assise depuis plus de 20 ans sur son siège déformé. On avait chanté la traviata dans l'atelier.

Je lui avait demandé à une de nos pauses : Pourquoi elle avait souvent la bouche grande ouverte semblant crier et sa réponse fut une surprise pour moi. Je chante la traviata pour pas sombrer dans la folie en m'expliquant qu'elle devait déjà avoir fait au moins 50 fois le tour du monde de tous les pieds de la terre.

Elle était obligée de travailler, seule avec ses 3 enfants, 2 toujours aux études et un voulant parcourir le monde, n'imaginant pas que pour avoir des sous faut travailler.

Je n'ai tenu que 5 ans dans cette usine, je ne me voyais pas y rester toute ma vie, trop pénible de faire des caches-pitous, mais si Jeanine y était encore après 20 ans, je pouvais au moins faire des efforts.

J'ai quitté cet emploi involontairement, pour cause de déprime et mal être à répétition, les médecins me disait incurable, un dérèglement psychiatrique, je fuyais les chaussettes,

j'avais peur, j'imaginai un mille-pattes aux milles chaussettes d'énorme cauchemar, de soins en asile, rien à faire, j'étais gravement atteinte.
Lors d'un internement à Ôut si Plôu, je rencontrai un gentil garçon, tellement effrayé lui aussi par les chaussettes, nous nous plions ensemble, nous avions un même sujet de discussion, on ne parlait jamais de chaussettes...
On était les mêmes et pourtant si différent.
2 ans plus tard, nous avons choisit la vie commune.
Vous n'imaginerez jamais, mon amoureux...
C'est.....
Le patron de l'usine.



Consignes du huitième exercice : Inventez des oxymores (oxymorons), figure qui consiste à allier deux mots de sens contradictoires pour leur donner plus de force expressive : une douce violence, hâte toi lentement, un silence assourdissant, un soleil noir, des larmes sèches.

Temps imparti : 10 minutes



Une violente lassitude



Un aimable génocide



Animateur éteint

Adolescent pensionné

Carpe volubile

Facteur cul-de-jatte

Centenaire sexy

Ordinateur apaisant

Flèche molle



Pleurer de joie.

Nous sommes seuls.

Une large étreinte.

Le début de la fin.

La démocratie indirecte.



Consignes du neuvième exercice : écrire une petite question bête, stupide, incongrue, sur un bout de papier.

La passer à son voisin, sa voisine qui y répond.

Temps imparti : dix minutes.



Pourquoi les gaufres ont-elles des trous ?

Pour y mettre de la crème fraîche et des fraises.

Pour y mettre du chocolat.

Les trous de la gaufre, il ne faut pas y penser. On a l'impression de manger beaucoup tout en faisant régime.



A quoi servent les gilets de sauvetage dans les avions ?

Un corps qui flotte est plus facile à retrouver. Les sauveteurs, après un crash au-dessus de l'océan, n'ont plus qu'à se baisser pour ramasser les cadavres flottant revêtus de leurs gilets fluo bien repérables. Souvent même, il ne reste plus que les troncs, les jambes ayant été dévorées par les requins qui adorent ça, la cuisse crue. Nous avons à peu près les mêmes pratiques, en Gaume, dans nos chasses aux grenouilles. Elles sont interdites. La cuisse de touriste, par contre, est en circulation libre.



C'est comment un trou sans bords ?

Ben heu ! Un trou sans bords... D'abord !

S'il n'y a pas de bords près, c'est que le trou est loin.

Maintenant, un trou sans bords peut faire exprès de se cacher sur une surface ronde et plane et c'est juste quand on tombe dessus, que tu marches dedans, que tu te rends compte que c'est un trou.

Ça c'est possible, ou alors, le trou est à l'envers.

Je sais qu'il y a des trous noirs et comme c'est noir dans la nuit, on ne voit pas s'il y a des bords.

On peut supposer que le trou se déplace aussi et si c'est le cas, eh bien, je me demande si les bords ne servent pas à cacher le trou.



As-tu déjà vu un éléphant qui vole ?

Bin oui, j'étais dans un avion pour l'Afrique et j'ai vu DUMBO passer devant le hublot, il m'a regardé puis a continué son chemin. Il avait sur le dos trois girafes bleues tachetées de rouge. Elles avaient l'air de rire entre elles puis j'ai compris qu'elles riaient du crocodile rose qui les suivait sur le dos d' un hippopotame (Texte écrit juste après l'apéro du soir).



Consignes du dixième exercice : proverbes. En inventer ou en détourner.
Temps imparti : 20 minutes.



La rivière va sans nul doute à l'eau.

On a tous en mémoire ce cri du jour quand il tombe.

Jamais et toujours sont deux mots bienheureusement réservés à Dieu.

Menace de paix en terrorise plus d'un.

Les pauvres sont pauvres des mots qu'on leur a volés pour parler de la richesse.

Il faut le chant du coq pour que le soleil se lève.



Proverbe africain : on n'attrape pas les mouches avec un vieux nègre.

Proverbe italien : quand la marine est là, Tino grossit.

Proverbe ardennais : la scie à bois et la caravane passe.

Proverbe de comptoir : bière qui mousse ne tache pas coude.

Proverbe anthropophage : mangera bien qui mangera le dernier.

Proverbe archi tiède : tout corps plongé dans une baignoire et le facteur sonne.



Ne commences pas à dire du mal de toi, on n'a pas le temps.



L'appétit vient en mangeant. Le surpoids aussi.

Si tu es sans emploi, l'expérience de la galère est un atout.

Faute de grives, on mange des merles. Faute de merles, on suce son pouce.



La journée appartient à ceux qui ne font rien.

Que ceux qui se plaignent d'être orphelins, je leur donne les miens.

Mal acquis profite à celui qui se fait invisible.



Après la pluie, on est mouillés.

Il faut que jeunesse se lasse.

Dans le doute, je te dirai qui tu es.



Vache qui pisse ne fait pas le printemps.

Infirmière ira mieux demain.

Banquier du matin, espoir noir du soir.



Chose promise, chose promise.

Il faut battre le fer, pour l'avoir.

Les murs n'ont pas de bouche.

Aux grands mots, grands papiers.



Quand le chat est parti avec la clef de l'armoire à fromage les souris dépriment.

